

Martyrs, Converts and Pious Frauds Religion Takes Center

The result is a genuinely intriguing alternative to a familiar narrative, but it will take further stagings to reveal its potential, because van Hove's directing choices are idiosyncratic. His "Tartuffe" has the familiar look of many Van Hove productions: dark and minimalistic, here with no wings on the sides of the stage and a metallic platform along its length for entrances and exits.

The transitions are especially awkward, with asinine titles projected onto a screen (samples: "Is Madam right?"; "Love, or submission?") and bombastic sound effects marking the beginning of new episodes. Most of the cast wear suits; at times, when they stiffly convene for family conversations, it feels as if Molière's characters have landed in the middle of the HBO series "Succession."

It's a shame, because there is much of value in seeing some of the play's characters through a new lens. Tartuffe, for instance, is more clearly a destitute figure than usual. Christophe Montenez — who was also a highlight in "The Damned," another Van Hove production for the Comédie-Française — is fascinatingly strange in the role, at once lonely and creepy.

Yet the actors wrestle with Molière's text, in part because of van Hove's deadpan serious approach. Throughout the performance I attended, "Tartuffe," which was written as a comedy, elicited little laughter from the audience; when it came, it felt like an automatic reaction to familiar lines, rather than a reflection of what was happening onstage.

Van Hove also sees a love story where there isn't one. In his production, Tartuffe doesn't just try to deceive Orgon, the man of the house, and seduce Elmire, his wife; Elmire actually falls for Tartuffe, an absurd development since she is the one to uncover his hypocrisy at the end of the play. This forces Marina Hands, as Elmire, into an acrobatic performance in which she by turns refuses Tartuffe, gives in, and silently apologizes for betraying him. Tartuffe verbally abuses Elmire on two occasions (to the point that she cowers in a corner) before she smugly up to him. Is it Stockholm syndrome? In any case, this diminishes what is typically a powerful, and very funny, female character.

At least this "Tartuffe" is a reminder of just how moribund and modern Molière's take on religious piety was. As the church's anger over the play showed, this was a controversial position in the 17th century. On the other hand, Racine and Corneille, who make up French theater's trinity of classic playwrights with Molière, both wrote religious plays dramatizing their faith in line with church dogma.

Those plays are rarely seen today, but "Polyeucte," a 1641 work by Corneille inspired by the life of a Christian martyr, is back onstage at the Espace Bernanos, a Roman Catholic cultural center. It depicts the religious conversion of Polyeucte, a nobleman, and the initial despair of his wife, Pauline, and his father-in-law, whom the Roman Empire has tasked with persecuting Christians. Directed by a veteran actress, Rafaële Minnaert, the production, a straightforward delivery of Corneille's text in Roman-inspired costumes, contrasts sharply with "Tartuffe."



Aloysia Delahaut, left, and Romain Deshayes in "Polyeucte," directed by Rafaële Minnaert. (Theaterphoto.com)

While the cast is often overemphatic, Aloysia Delahaut carries the day as a dignified Pauline. For nearly the entire play, Corneille's rhymed alexandrines are skillful enough to make you think "Polyeucte" warrants more performances. Then, at the end, both Pauline and her father abruptly convert to Christianity, their strong stance against it forgotten. This makes "Polyeucte" feel preachy — a cardinal sin by contemporary standards — which helps explain why it, and other religious works, are so little performed.

Still, contemporary theatermakers are finding ways to weave religion into topical dramas. The playwright and director Hakim Djaziri tackles the subject especially openly as a way of understanding major political debates in France. After "Unbalanced," a play about his own youthful religious radicalization in an underprivileged Paris suburb, he has turned to the real-life story of a white woman who converts to Islam in "Audrey, the Diary of a Convert," currently at La Scène Libre theater.

In a series of snappy up with an alcoholic meaning in the re-admires. Yet soon Islamism by char the wife of a Frean State.



Karina Deva, left, and A directed by Rafale Minnaert.

It is a lot to get the especially feel over emotion with the Karina Testa captiv meaning, while Ar friends of Audrey?

As they do every France's public sp depicting the peac radicals. After all,

Tartuffe or the Hypocrit 24. Polyeucte, Directed by a Audrey, the Diary of a March 26.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini



N°295 janvier 2018 Abonnements Teleshop

THÉÂTRE DANSE JAZZ/MUSIQUES CLASSIQUE/OPÉRA AVIGNON EN SCÈNES HORS-SÉRIES FOCUS ARCHIVES AGENDA

Une tragédie de Pierre Corneille
POLYEUCTE Les 22, 23, 29, 30 janvier à 18h.
 5, 6, 12, 13 février à 16h.
 Espace Bernanos 4 rue du Havre, 75009 Paris

THÉÂTRE - CRITIQUE

Polyeucte, d'après Corneille, mise en scène Rafaële Minnaert

La tragédie de Corneille (1606-1684) se livre dans une version épurée et élégante mise en scène par Rafaële Minnaert, qui laisse émerger la puissance dramatique d'une intrigue ancrée dans les souffrances de l'amour et les exigences d'une foi séparatiste.

Devoir ou passion ? Le fameux dilemme qui assaille les personnages cornéliens s'exprime ici avec une intensité particulière, qui au-delà des enjeux habituels — la raison d'État, l'autorité des pères... — laisse émerger l'influence déterminante que peut avoir la foi religieuse sur les hommes. « *Je vous aime / Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même* » avoue Polyeucte, nouvellement converti au christianisme, à Pauline. La jeune fille a épousé ce seigneur d'Arménie en se conformant à la volonté paternelle, alors qu'elle était éprise de Sévère, chevalier romain qu'elle a ensuite cru mort et qui est entretiens devenu favori de l'empereur Décie. Nous sommes en 250, en Arménie, et l'Empire persécute les premiers chrétiens. À l'écoute du texte, ici présenté dans le lieu atypique de l'Espace Bernanos, associé à la culture chrétienne et aux concerts plutôt qu'au théâtre, on se dit que la pièce est injustement méconnue, reliée à tort à l'idée d'une tragédie chrétienne quelque peu surannée, desservie peut-être par une résolution dans le dernier acte qui peut sembler artificielle et abrupte. Il n'empêche, le texte sublime conjugue intensité et subtilité, et son aspect religieux, loin de tout exotisme, loin d'un simple éloge de la foi, résonne hélas avec notre époque, meurtrie par un fanatisme religieux virulent. Comme le souligne à juste titre la metteuse en scène Rafaële Minnaert, comédienne chevronnée et spécialiste du répertoire classique, « *représenter Polyeucte c'est essentiellement le dire.* » Et pour bien le dire, il s'agit de trouver sa liberté à travers le prisme parfait de l'alexandrin, de révéler par le poème toute la vivacité des conflits intérieurs, toute la puissance des émotions.



À ÉCOUTER OU À VOIR PAR CHARLES-HENRI D'ANDIGNÉ



Théâtre

Revoir Polyeucte...

Peut-on encore voir une pièce comme *Polyeucte* aujourd'hui? Peut-elle encore nous parler? La réponse est oui! Certes la langue du XVII^e siècle n'est plus tout à fait la nôtre, et le sujet peut nous sembler lointain, mais cette œuvre est plus actuelle qu'elle en a l'air. Nous sommes en Arménie, au III^e siècle. Polyeucte est un jeune seigneur, genre du gouverneur, qui s'est converti au christianisme. Assistant à un sacrifice qui célèbre le retour d'un général romain, il perturbe la cérémonie en proclamant sa foi et en brisant les statues païennes. Il est jeté en prison, et mérite la mort. Le gouverneur est pris entre sa loyauté à l'égard de l'empereur et son amour pour sa fille...



Polyeucte, de Corneille, mis en scène par Rafaële Minnaert.

L'obstacle majeur, à première vue, pour le spectateur contemporain, semble celui du vocabulaire. En réalité, même si certains détails nous échappent, on est bercé par le rythme des alexandrins, on est saisi, emporté par la beauté de la langue de Corneille. D'autant qu'on est pris, aussi, par le sujet. On ne peut qu'admirer le courage de Polyeucte, qui brave la mort pour sa foi, mais sa façon de faire, provocatrice et choquante, est-elle la bonne?

Quant à la mise en scène de Rafaële Minnaert, elle met parfaitement la tragédie en valeur. Sobre, respectueuse, efficace, elle ne cherche pas à « revisiter » Corneille, ni à lui faire dire ce qu'il ne dit pas. Les comédiens, dans le même esprit, sont au service du texte et non pas d'eux-mêmes. Un spectacle rare à voir en famille. ■

Jusqu'au 13 février, Espace Bernanos, Paris 9^e.



«Je vous aime/Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même» La chronique de **Christiane Rancé**

Il y avait bien deux ans que je n'étais pas allée au théâtre – pour les raisons que nous connaissons tous. J'y suis retournée dimanche après-midi par un temps idéal pour cette sortie – gris, humide et froid. Sur le chemin, mon excitation première a fraîchi. Une pièce, oui ! Retrouver enfin les scènes, l'atmosphère feutrée des salles, la peluche rouge des fauteuils, jusqu'au parfum de ces lieux, indéfinissable et reconnaissable entre tous. Attendre dans le brouhaha des conversations la sonnerie puis le signal des trois coups. Et enfin, tous feux éteints, vivre l'instant magique du lever de rideau, et les premiers sortilèges de l'illusion... Mais *Polyeucte* ! Mon enthousiasme m'avait encore joué des tours. J'avais dit oui sans réfléchir à ces amis qui me donnaient rendez-vous rue du Havre. Si encore il s'était agi de Racine... Mais Corneille ! J'avais encore en mémoire le supplice subi à la Comédie-Française, en 2005, lorsque j'étais allée, avec le même enthousiasme, voir *Le Cid*, qu'on n'y avait plus donné depuis

des lustres. Quelle déconvenue ! On avait choisi pour Rodrigue un avatar de Sancho Panza, pataud et pataugeant, toujours à contretemps pour ne pas dire à contresens, gueulant ses déclarations d'amour à Chimène, et murmurant ses faits d'armes sur un ton de petit cachottier. Quant à Chimène ! On aurait dit Olive débarquée par erreur au port. Je ne sais pour quelle raison la comédienne déclamaient avec la diction d'une adolescente renfrognée. Elle accrochait à chacun de ses vers ce « eu » fatidique, scandait les alexandrins sur un tempo de rap. Imaginez les nerfs du public, à l'entendre lancer (par exemple) : « *La moitié de ma vie (eu) a mis l'autre au tombeau (eu)/Et m'oblige à venger (eu), après ce coup funeste (eu)/Celle que je n'ai plus (eu) sur celle qui me reste (eu).* » Imaginez le discrédit porté à Corneille, dont on boude aujourd'hui « l'inhumaine bienséance morale » ! Imaginez la désillusion des jeunes spectateurs venus pour la première fois communier au Français, le même même des grands classiques !

Retrouver enfin les scènes, l'atmosphère feutrée des salles.

Mes amis m'attendaient devant l'entrée de l'Espace Bernanos, où se jouait la pièce. Trop tard pour me dérober. Va pour *Polyeucte*, dont je me rappelais vaguement l'intrigue, et que Corneille chérissait comme son enfant préférée. Un enchantement plus tard, à la tombée du rideau, j'étais debout, pour une *standing ovation* avec le public. Qui applaudissait-on ainsi ? Le texte, ciselé et puissant ? Les costumes, strictement parfaits ? La rigoureuse mise en scène accordée au décor ? Ou bien l'excellence des acteurs ? Tous ensemble, ils venaient d'affirmer ce qui fait l'émotion du théâtre, qu'il lui faut s'accroître d'une vie étrangère – la leur, entièrement. Ils venaient de nous communiquer ce mélange d'étincelle et de tremblement propre à la vérité ou à la poésie. Ils avaient atteint le propos de Corneille

– enlever nos âmes. Pendant les cinq actes de cette tragédie, ils nous ont transmis un sentiment exalté de l'existence et, partant, une folle énergie. Aloysia Delahaut *était* Pauline, comme Romain Duquaire *était* Polyeucte, et les six autres acteurs, tous *incarnaient* leur rôle avec quelque chose qui dépassait le talent – la générosité, le don de soi, la jeunesse. Pendant la représentation, nous avons été transportés au III^e siècle de notre ère, en Arménie. Nous avons suivi Pauline, et craint avec elle que son époux Polyeucte, qu'elle aime, ne soit assassiné par Sévère, son premier amour. Et qu'il le soit sur l'ordre de son père, gouverneur délégué par Rome. Pauline en a fait le songe et depuis, elle tremble. Or, le baptême de Polyeucte, à l'heure où l'empereur exige qu'on extermine les chrétiens, va précipiter le destin de tous.

Suspendus à l'intrigue, baignés dans le sublime du verbe, nous avons vécu le dilemme des personnages – peut-on préférer mourir pour Dieu, que vivre pour celle qu'on aime ? Comment aimer un

amant capable de préférer le martyre à l'amour ? Nous avons fait nôtre leur questionnement : peut-on se dire chrétien et craindre de l'être ? L'espace de la représentation, nous avons enjambé dix-neuf siècles. Ceux de Polyeucte et ceux de Corneille, jusqu'au nôtre. Car c'est un autre signe du génie d'une œuvre que de plier le temps, tel un origami. « *Polyeucte, tragédie à sujet chrétien, peut-elle encore nous parler aujourd'hui ?* », interroge Rafaële Minnaert, l'autrice de cette mise en scène qui met le cœur au diapason du sublime. Ô combien ! Non tant par la persécution actuelle des chrétiens d'Arménie et d'Orient, ou par le dénigrement dont cette religion fait l'objet dans le monde, mais parce que *Polyeucte* nous fait entendre la fécondité de l'amour, et la puissance de la volonté par quoi s'exerce la pleine liberté intérieure. Parce que, en ces temps sombres, elle nous offre sa lumière et nous parle de grâce, tout simplement.

Polyeucte, de Pierre Corneille. Espace Bernanos, 4 rue du Havre, Paris 9^e.

Au théâtre ce soir

Polyeucte, la célèbre tragédie de Corneille, est jouée pendant près d'un mois à Paris. L'occasion de se replonger dans la Rome antique et de débattre, en famille, de questions plus que jamais d'actualité.

Si tout le monde a lu *Le Cid*, *Polyeucte*, lui, est moins connu du grand public. Beaucoup moins joué aussi. Dommage car la tragédie de Corneille qui retrace le destin d'un saint arménien éponyme est terriblement d'actualité.

Polyeucte de Métillène

Nous sommes en l'an 250, sous l'empereur Décus. Un certain Polyeucte vivant à Métillène, l'une des dix provinces de la Cappadoce, fait beaucoup parler de lui. Cet aristocrate arménien, officier de la douzième légion romaine, a épousé Pauline, la fille du gouverneur romain Félix. Mais pour son malheur, Polyeucte a aussi un ami, Néarque, qu'il admire énormément. Ce dernier le persuade de se convertir au christianisme, tandis que Rome persécute les chrétiens. Félix est tout particulièrement chargé de faire appliquer à la lettre l'édit de Dèce qui ordonne d'honorer les idoles.

Avec le zèle des nouveaux convertis, Polyeucte détruit la copie de cet édit, ainsi que les statues qu'il rencontre sur sa route. Il est arrêté, torturé et, refusant d'abjurer sa foi, décapité. Mais son martyre ne restera pas sans conséquence.

Comme le rappelle François Marais, producteur de la pièce, « ce personnage est inspiré du martyr de Saint Polyeucte tel que rapporté par Siméon Métaphraste, compilateur byzantin de diverses Vies de saints, éditées, en 1570, par Surlius, chartréux allemand. »

Un martyr arménien

Mais, précise-t-il, en bon dramaturge, « Corneille, afin de donner plus de dignité à l'action, apporte quelques modifications à l'histoire originale. Son choix d'un martyr originaire d'Arménie n'était pas sans référence au royaume d'Arménie comme le premier à faire du christianisme la religion d'État. »

Cette tragédie de Corneille représentée pour la première fois en 1641, au théâtre du Marais à Paris, se rejoue à la rentrée dans le 9^e arrondissement. Au-delà de la beauté du texte en alexandrin, cette pièce invite à la réflexion autour de l'idée de la fidélité à son engagement. Elle pose aussi

la question de la confrontation entre la loi du monde et la loi de Dieu. Un thème qui, hélas, a retrouvé au XXI^e siècle toute son actualité. ■

M.A.P.

Tarif plein : 25 € Tarif réduit 15 €
Réservations : <https://mys.veeevent.com/polyeucte>



Espace Bernanos
4 rue du Havre - 75009 Paris
du 15 janvier au 13 février 2022.